

L. D'ASCO

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION
6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions Lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rive est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

DAUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 10
Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS et SIX mois.

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2
LYON

TRANSFORMATION DE LA "BAVARDE"

LES BARBARES — LA BOUCHE DE M^{me} X...

Lire à la 2^e page

BRASSERIE GAULOISE

LA SILHOUETTE DE JEANNE M***

AVIS AU PUBLIC

Nous prévenons nos lecteurs et lectrices qui auraient des observations ou réclamations à nous présenter, qu'ils seront reçus toutes les jours de 3 à 5 heures, rue de Bonnel, 2, angle du quai de la Guillotière, où sont transférés nos bureaux de rédaction.

ABONNEMENTS DE 3 MOIS

Pour faciliter nos lecteurs dans les villes où la vente de la Bavarde n'est pas complètement établie, nous prendrons à dater de ce jour des abonnements de

Trois Mois

2 Francs 50

Envoyer par mandat-poste, à l'adresse de M. le directeur de la Bavarde, rue de Bonnel, 2.

LA BAVARDE SE TRANSFORME

La Bavarde se transforme. Sans cesser de devenir l'organe du demi-monde, elle ouvre dans ses colonnes une plus large part à la littérature.

Aujourd'hui, la masse est foncièrement intelligente. Tant d'écrivains d'élite ont mis leurs plumes à son service, qu'elle sait distinguer avec un tact exquis et une connaissance parfaite le bon grain de l'ivraie. L'action dramatique, comme le simple fait local, sont des bijoux savamment stylés. Le mot de Buffon s'est légèrement modifié. Pour notre pays épris des belles choses, le style n'a pas été l'homme, le style c'est la nation.

Tout peut se dire, car tout doit se dire; mais il ne faut pas oublier la politesse, ce voile essentiellement français, qui gaze si légèrement, avec une habileté nuageuse, les gais propos et les fous canons. Rabelais doit se doubler de Bachaumont; le poète se présenter décemment dans le monde, accompagné du spirituel écrivain, toujours délicat et toujours correct dans ses mondaines indiscrétions.

La Bavarde ne pouvait pas négliger de suivre ce mouvement littéraire tout à l'honneur de notre génération. Fièvre d'un succès qui va toujours croissant, elle se doit à son public aimable qui l'accueille chaque jour avec tant d'affabilité, et qui lui rend en sympathie ce qu'elle dépense en humour et en indiscrétion.

Les canons ne sont pas supprimés, ils ne doivent pas l'être, nous sommes depuis plus d'un an leur organe attiré; mais ils seront revus par un comité d'écrivains qui leur donneront une certaine cohésion et une note uniformément joyeuse qui doit dominer dans cette feuille. Chaque scandale résumé en peu de lignes sera matière à un trait d'esprit, de telle sorte que les lecteurs de la contrée la plus éloignée de l'incendie, trouveront encore matière à s'en amuser, quoique étrangers au fait raconté.

Nos correspondants sont tous gens d'esprit. Les trois ou quatre mille lettres qui nous parviennent en sont la preuve. Nous ne craignons pas que le nombre fabuleux puisse encore s'accroître et nous contraindre à faire dix éditions au lieu de quatre.

Seulement nous demanderons à ceux qui veulent nous adresser des lettres de nous servir, d'éviter les personnalités masquées, de ne s'occuper que des demi-mondains. La haute note, comme on dit au théâtre, se place dans cette feuille. Les femmes de bien peuvent avoir des amants, mais de la trempe du mari de Madame X.,

dont parle Belot, c'est presque leur devoir. Il y aurait mauvaise grâce à généraliser des idylles écrites en marge de contrats qui ne nous regardent point.

Que nos correspondants ne laissent jamais passer sans les citer les fêtes du *high-life*, les courses, les toilettes. Et qu'ils s'attachent avec le plus grand soin à nous apporter les échos des théâtres et des casinos. Nous étendrons les nombres des villes où sont établies nos correspondances; nous serons la feuille la mieux renseignée et aussi la plus originale, non seulement de la contrée mais du pays.

Encore un mot, pourtant: nous ne ferons jamais de politique. La politique, c'est du poivre dans les confitures. Notre couleur n'est ni blanche ni rouge, elle est rose. Et, ici, nous ne voulons déployer qu'un étendard: aux tons changeant comme la superbe écharpe d'Iris que ceignent les cieux pour fêter après l'orage le retour radieux de l'ami soleil.

Surtout pas de réclame. Nos plumes sont des écrivains. Nous corrigeons en riant, mais nous corrigeons. Il n'y a pas de louange à adresser au demi-monde. Les joyeux, qui entrent dans notre arène, ne doivent attendre des sourires que de celles dont nous ne parlons pas.

Et comme la poésie ne perd jamais ses droits, nous ouvrons chaque mois, le 1^{er} jeudi, un concours poétique. La pièce couronnée sera insérée et l'auteur aura droit à un abonnement d'un an, la seconde pièce et la troisième donneront droit pour le premier à un abonnement de six mois, pour le second à un abonnement de trois mois.

Ce journal est ouvert à tous ceux qui ont une plume légère et qui savent dans des articles très courts, causer au lecteur, sans l'ennuyer, on ne veut pas bailler chez nous. Ceux qui, dédaigneux du Mont Parnasse, ne fréquentent ni Sarrasin, ni Homère, ni les neuf autres, pourront faire leurs armes au même titre que les familles poètes, qui vivent des clairs de lune et des soleils couchants. Un même concours en prose donnera droit aux mêmes prix et aux mêmes insertions.

Il y a des lauriers à glaner, qui hésitera à ceindre son front?

La Bavarde, coquette étant femme, publiera chaque semaine un courrier de la mode. Sa Majesté Chiffon ne doit pas être oubliée, puis une étude sur les brasseries de la ville. J. Sabatier s'est montré expert en l'art de peindre ces intérieurs profanes, où le dieu hock mousse et pétille.

Nestor habillera toujours, avec sa grâce moqueuse, les belles filles qui se déshabillent, Karl Munte, que Vendetta appelle un charmeur, dira en vers libres, le chant inspiré par ces mille riens qui sont le poème de la jeunesse, légers comme des plumes et brûlants comme des larmes. Desclauzas, qui tient haut et ferme le drapeau de la littérature galante signera toujours ses ravissantes fantaisies. Le Vicomte enfin, un homme du monde épris du demi-monde — retracera dans ses causeries d'un modernisme intense, les hauts faits des salons et les canons des grands hôtels lyonnais.

D'autres, encore, mèleront leur note gaie à ce ravissant concert. Et la Bavarde sera l'organe le plus charmant, le plus aimable, le plus divertissant qui se puisse voir, dans ce pays qui voit tant de choses.

Nous inscrirons sur notre bannière, cette devise bonne fille et point méchante. « Rire de tout et ne blesser personne. »

L. D'ASCO.

HESITATION

A CARO.

Elle a trente ans, il en a seize, Elle veut bien: il n'ose pas. Cependant, pour le mettre à l'aise, La belle a fait les premiers pas.

Et c'est divin et ridicule: Elle apprend tout, il n'apprend rien, Elle s'approche, il recule; Elle s'en retourne: il revient.

Il est fou d'elle et lui déclare, Car le silence est éloquent, Mais, comme un moineau qui s'effare, Il s'envole au mot provoquant.

Il voudrait bien baiser sa robe, Mais il s'arrête en hésitant, Sa lèvres d'enfant se dérobe A la terre qu'elle lui tend.

Ainsi, sans l'avoir pu connaître, Leur étrange amour s'est brisé, Elle, pour oser trop, peut-être; Lui, pour ne pas assez oser.

... Quand il perd sa candeur naïve, Il trouve un ange sur ses pas. Il a trente ans, elle en a seize: Il veut bien: elle n'ose pas...!

KARL MUNTE.

UNE

AFFAIRE DE CHIEN

Je ne sais point parler en prose, étant poète. Pourtant, depuis un mois, j'ai perdu tout sommeil. Mon luth est accroché au mur de ma mansarde; Je me penche vers lui, triste, morne, abattu. Et j'ai bien l'air, allez, d'un pauvre chien battu. Allons! bon! une rime, en ma prose, se glisse. Ne pourrai-je jamais parler tout simplement comme monsieur Jourdain qu'éternisa Molière?

Un ami maléfaisant: cette espèce n'est point aussi rare qu'on pense, m'a rapporté, ce soir, une étrange nouvelle. J'avais scandalisé un très haut personnage. Un de ceux devant qui Panurge s'inclinait, le nez entre les jambes et le bonnet en mains. J'ai touché d'une plume un tantinet joyeuse, le carlin effronté de la brune Margot. Ce carlin au poil long, dont la tête frisée, cache dans l'oreiller, des boucles si soyeuses.

Je suis un pornographe! Ah, que ce mot est grand! Il faut avoir traduit souventes fois Sophocle, pour me jeter ainsi, cette éphémère au nez. Un pornographe, moi? dont la muse badine est une jeune vierge, très prude, qui rougit. Elle n'a jamais lu les contes de Boccace. Elle ne connaît point les histoires sans nom que disait si gaîment la reine de Navarre. Ma jeune muse est chaste et ne passe, ici bas, qu'en laissant devant tous, ses doux et clairs yeux bleus.

Mais enfin, j'ai commis ce crime irréparable. Par ce côté, je suis donc l'égal de Théod, du puissant Baudelaire et d'autres pornographes qui mirent un fleuron au diadème des arts.

J'avoue avoir longtemps cherché le mot qui damne et n'étant point pervers, je n'ai rien su trouver. Mais le monsieur très grave à lu dessous les lignes, et l'horreur était où n'était point l'imprimé. Lecteurs, méfiez-vous de ces blancs interlignes: c'est là qu'est le poison; c'est là qu'est le danger.

Dans ces vers sans recherche, ce que je dis n'est rien; le péché, ma lectrice, est ce que je vous fais. Que ce monsieur savant est donc fin et rusé! Il a trouvé cela tout seul. Mais j'imagine qu'il avait, ce jour-là, de coupables pensées. Peut-être une maîtresse avançant et mignonne, car, dans l'intimité, ces bonzes sont des hommes, des hommes comme nous. Toute ambition meurt aux pieds d'une femme. On peut très bien portant une sacrée fourrure être, rouge Othello, jaloux d'un chien griffon.

J'ai relu, depuis lors, ma poésie entière et je l'ai fait relire à la grosse Manon, à Louise la Folle, à Carmen l'impure, à des filles qui savent beaucoup mieux l'Art d'aimer que le *Confiteor*: aucune n'a trouvé le délit dont on parle.

C'était si bien caché. Ah! ma muse est perdue. Il faut se méfier de ces prudes, allant, toujours les yeux baissés, comme des nonnes grises. Je vous surveillerai, Musette, ma Musette! lorsque vous causerez de ces petits chiens-là. Traître, vous avez compromis ma jeunesse; ce monsieur me l'a dit et ce monsieur sait tout. Il sait tout, ma Musette: même ce qu'il ignore.

Mais il n'a jamais lu les pages de Banville, ce poète subtil qui jongle comme un dieu, ce fier maître dont la reine est une fanfare. Il sait écrire, lui, la prose est son domaine. Il disait, ce matin, l'histoire d'Eulalie.

« En effet, ce fonctionnaire indique par un geste vite réprimé l'épouvante que doit inspirer à tout consommateur soucieux de ses intérêts la toute-puissante maritonne, et sans doute exprimant par une hyperbole saisissante et bien parisienne l'intense amitié avec laquelle les vieilles gens s'attachent à leurs bêtes, se penche vers Florigny et lui murmure tout bas à l'oreille: — « Si vous voulez qu'Eulalie soit aimable pour vous, ne faites pas de mal au chien. C'est son amant. »

Banville prie Boudha que jamais cette phrase ne tombe sous les yeux de mon docte pédant. Tu serais condamné, puis pendu court et net, ayant au dos ta poétique et ses oreilles de Baudet.

Les gens qui font des loix, et parlant, des bêtises, forgent un machine qui doit nous nous broyer. Ils auront pour bras droits de ces puritains bêtes qui cherchent à cent lieues du sujet. Ils nous condamneront, ils briseront nos plumes, pour des obscénités créés dans leurs cerveaux.

Musette, ma Musette, prends garde: on te regarde. Je ne puis te défendre en prose sans faiblir. Vois, dans quelques mots, j'observe la cadence et, tout comme un rhéopode la césure et le mètre.

Musette, luth d'ivoire orné de fleurs des bois, humide encore de fleurs et de champagne d'or. Lorsque tu vibreras, songe aux grandes oreilles: elles entendent tout mais ne comprennent rien et font pour quelques mois des affaires de chien.

KARL MUNTE.

LES

BARBARES EN ÉGYPTE

La civilisation fait entendre sa voix sur les bords du Nil. Elle a pour missionnaires, les monstrueux canons de l'Invincible, de l'Atacandra, du Sulian et du Superbe. L'Angleterre tue des Egyptiens pour leur apprendre à vivre. La France, spectatrice muette, regarde. Ce rôle a sa grandeur. Notre pays a depuis longtemps troqué son glaive contre un flambeau. Il éclaire; et, la lumière, qu'il promène, n'est point celle des torches. Pour dissiper la nuit de cette sombre question d'Orient, lord Seymour, lui, allume des incensiers Moyen farouche, il rappelle les tristes jours de l'histoire passée. Les siècles avancent, des nations se fondent, des peuples s'écroutent: immuables, audacieux, terribles: les Barbares demeurent.

Nous laissons à de plus savants, l'étude des problèmes byzantins. La politique n'est point notre fait. Les docteurs en bonnets carrés — ou en bonnets d'âne — pour qui les peuples sont les pions d'un immense échiquier, peuvent compter leurs points et préparer leurs coups. Nous ne nous soucions pas de leurs querelles, vieilles comme la bêtise et l'humanité. Le Rosenthal des échecs politiques peut, du fond de sa retraite de Varzin, froncer son épais sourcil, sans nous émouvoir. Les peuples, comme les individus, ont un destin mystérieux. Les événements en sont les aveugles complices. C'est ainsi qu'il surgit, parfois, du milieu des foules, un inconnu qui est presque un dieu et qui s'appelle, là-bas: Cromwell; ici, Bonaparte. Ce que dit la conférence, nous voulons l'ignorer, mais on parle de l'Égypte. L'Égypte est à nous, les poètes, les penseurs épris des horizons vastes et les yeux sans cesse tournés vers les siècles disparus, dans la magique évocation du splendide soleil d'Orient.

Tandis que des soldats, ivres d'une gloire éphémère, bombardaient Alexandrie, Boulogne célébrait le nom de Mariette Bey. Ce Mariette-Bey était un conquérant, mais il n'opéra pas à la façon de lord Seymour. Il partait tout seul, le cerveau plein des merveilles entrevues. Il n'avait d'autres plans, qu'une carte, d'autres armes qu'un compas; d'autre ambition que la science. Il fouilla tous les recoins de cette terre des Pharaons. Il recueillit les manuscrits Coptes, qui se déroulent sur de larges feuilles, le temple du dieu Sérapis. Il mit à nu, le colosse du Sphinx, taillé dans un rocher, car, ce pays est la patrie des Sphinx. Nos Édiptes ont cru, parfois, deviner les énigmes: c'était un leurre; les sphinx les ont dévorés. Les sables mouvants du désert sont le linceul des généraux imprudents et des tribuns audacieux. Mariette conquit Elifou, dont les ruines sont terribles, dans leur majesté défunte. Karnak dont il ne reste que les propylées; Médinet-About qui trahit l'un des plus mystérieux secrets des civilisations disparues.

Ce savant, obscur entre tous, est le véritable héros; le seul grand. Souhaitons que les morts soient bien morts, pour que Mariette-Bey n'entende point, dans l'immobilité de la tombe, le bruit stupide et cruel des boulets rasant cette Égypte qui veut bien confier ses trésors, mais qui ne veut pas se les laisser voler.

Ceux qui saluaient le pacifique égyptologue songeaient à cet autre conquérant que quarante siècles contemplèrent du haut des Pyramides. Lui, aussi, avait rêvé, après les sceptres occidentaux, cette couronne orientale. Il partit, confiant, en cette étoile qui le suivait depuis Toulon. Les soldats trouveront les temples des anciens dieux, ils en firent des bivouacs. La fumée des pipes noircit l'image sacrée de Thor. Des haïonnettes égrenaient, dans le granit, les grands lotus, emblèmes vénérés du préférent d'Anson-Rha. Des caporaux brisèrent les stèles en marbre de Syène où se posait quelque bel ibis rose. Parfois, un de ces soudards qui avaient fait trembler le monde, reculait pétrifié, en soulevant le couvercle d'un sarcophage; dernier asile d'une reine, morte depuis six mille ans. Il touchait ses cheveux d'un noir d'ébène, encore adhérents au crâne; il cherchait la forme d'un beau corps sous ces bandelettes jaunes. Et, furieux, ignorant brutal par métier, éparpillait au vent les restes de ce squelette qui s'était peut-être appelé sous la dynastie des Rhamsès: Claribel ou Twéa.

De cette campagne inutile, bien peu nous est resté. Bonaparte voulait en rapporter la gloire; il ne sut qu'y laisser Kléber.

D'autres y vont aujourd'hui. Messieurs les Anglais ont dit-on, des cotons à protéger. Rien de moins extraordinaire. Pour messieurs les Anglais, tout n'est qu'une affaire de cotons. Ce sont des industriels. Leur gouvernement est un comptoir. Ils ne tirent jamais le canon que pour venger l'affront d'un protégé. Excellent négociant, ce grand monsieur John Bull. Il faut agir très promptement: le coton est en fleurs. Les ouvriers de Farnworth, d'Haliwell, d'Astley, de Bridge, de Leig, de Washtouhton et de Thildesley attendent le co-

ton. Lord Seymour doit songer que l'honneur du coton est en jeu. On bombarde Alexandrie pour éviter que l'usine ne chôme dans le district de Bolton. Très pratiques, ces insulaires. On ne songerait point cependant à les blâmer, s'ils n'invitaient si souvent les voisins à filer avec eux ce mauvais coton.

D'Alexandrie, l'émeute ira au Caire; du Caire ailleurs. Toute l'Égypte y passera, s'il plaît au coton. Et nous voyons, comme dans un rêve, ce fabuleux pays dont l'histoire semble un conte, saccagé pour l'honneur des cotons britanniques. La civilisation a planté sa tente sur ces rives enchantées. Le Nil porta sur ses ondes, si terribles dans leur colère, une crèche qui fut le berceau du monde. Elle fut la terre de Moïse et de Joseph; le pays de Chanaan, dont les envoyés rapportèrent des raisins si lourds qu'ils faisaient plier les baguettes de cèdre. L'Égypte fut le témoin impassible, comme un Sphinx, de la fuite du charpentier de Nazareth, arrachant à la cruauté d'Hérode, avec une vierge-mère, un enfant qui serait un Dieu. Les boulets vont-ils détruire les temples, à demi enfouis sous la terre, où dorment d'un sommeil paisible, depuis tant de siècles déjà, les momies, statues humaines qui ne craignent point l'injure du temps? Les nécropoles sont toute l'histoire de ce peuple. Leur Cléo fait son livre avec des suaires de papyrus couverts d'hieroglyphes que les profanes ne déchiffrent peut-être jamais.

Mais depuis cette Égypte qui faisait garder ses palais par des centurions, couverts de pierreries et d'émaux, depuis les sept plaies, depuis le Messie, nous avons connu une autre Égypte. Elle nous a donné des sorcières, hideuses, rouges comme la brique, cuites par un soleil inclément, disant la bonne aventure aux braves gens sur le parvis Notre-Dame, au bruit des étranges mélodies de ses tambours de basque. Elles volaient son enfant à Pâquerette. Et l'enfant, couverte de sequins bruisants, de verroteries, d'amulettes, de coraux bizarres, de gemmes merveilleuses, dansait pour la plus grande joie des badauds, avec sa chèvre obéissante. Elle était admirablement belle, la Esmeralde, qu'aimaient à la fois le hideux Quasimodo, le sombre Frollo et le rêveur Gringore, trois hommes qu'elle délaissait pour aimer le beau Phœbus qui, lui, ne l'aimait pas. Elles étaient Égyptiennes, ces jongleuses, ces devineresses, jeunes, avec des yeux noirs comme l'encre, attisées d'étranges flammes, laissant voir sous des basquines trop courtes, à travers la soie de la gaze, les frissons de leurs hanches lascives.

Elles étaient les épousées des bandits. La cérémonie du mariage étonnait les paisibles marchands, tenant boutique, de par la permission du roy leur sire, et sous la protection de Notre-Dame, leur sainte patronne.

Elles choisissaient un mâle; on brisait une cruche et elles étaient unies pour autant d'années qu'il y avait de morceaux. Elles étaient de fabuleuses fiancées, leurs nœuds de noces étaient pleines de rugissements. Le guenou nouvel époux, mordait ces épaules nues, jaunes comme l'orange, perdues dans une chevelure annelée, plus brune qu'une aile de corbeau.

Et celles qui restent là-bas, celles qui dansaient hier encore, au Caire. Étranges vaises, qui sont des tourbillons. Elles décrivirent un cercle infernal, amoureuses enivrées, les yeux mourant, la lèvre humide de moites voluptés. Les jupes tournent, l'air s'embrase.

Elles vont, toujours plus rapides; chaque élan, arrache une draperie: sous la mousseline, on devine la transparente rosée des chairs. Plus vite, plus vite, plus vite. Les vieux regardent, succombant de désirs; les jeunes crispent leurs poings, avides d'étreindre ces corps que la vaise dessine en cent contours divers, et qui restent froids au milieu des hystériques chaleurs soudainement allumées.

Cette terre des enchantements, qui semblait la musée grandiose d'un monde qui n'est plus, s'emplit des rumeurs confuses de la bataille. Les vaisseaux de guerre lancent leurs obus sur cette tombe, on saccage cette nécropole. La civilisation avait à se plaindre d'un nommé Arabi. Cet Arabi était un drôle, qui s'imaginait, étant égyptien, pouvoir, à sa guise, conspirer en Égypte. Ce colonel était un imbécile; l'amiral le lui a démontré, en bombardant Alexandrie, et en tuant des européens. Si l'on peut mettre la main sur Arabi: on le fusillera. — Histoire de lui prouver que la diplomatie est une belle chose et que nos fusils portent très loin. Puis il y a des cotons qui sont en fleurs. Arabi n'avait sans doute pas songé aux cotons. Balton attend après les cotons.

Du reste, ce sont toutes choses, que lord Seymour lui expliquera. Le vaillant marin n'est pas un orateur, mais il a de: canons qui ont le verbe haut.

Et c'est pour la boutique d'Outre-Manche, pour le comptoir anglais, pour le négociant John Bull, qu'on ravage le pays où le blé pousse deux fois l'an, où le Nil coule, portant sur ses eaux bleues, des congés qui semblent des berceaux, où les sphinx de pierre, fidèles gardiens du désert, détrui-

sent les secrets ensevelis sous cet océan de sable, dont les vagues viennent échouer à leurs flancs de granit.

Les marchands de coton peuvent allumer des incendies, et massacrer des hommes; ils n'ont pas à cette terre enchantée, sa poésie éternelle. Les palmiers agiteront toujours leurs feuilles qui sont d'immenses éventails; les palais se baigneront toujours dans l'aube émeraude, et sortant des minarets, d'une blancheur éblouissante, on verra toujours, les fellahs chanter, en puisant l'eau des schadouffs, tandis que les Nubiens traversant les places sans ombre, sous l'implacable soleil du Midi, laisseront étinceler leurs torsos en sueurs, semblables à des statues de marbre noir poli.

L'harmonie de ce pays du rêve ne s'éteindra jamais. John Bull pourra emporter dans son Londres maussade des fragments de palais, des pyramides et sarcophages, mais il n'emportera pas ces nuits lumineuses et tranquilles que trouble seulement le crocodile aux écailles luisantes, qui regarde, avec sa gueule ouverte, la lune d'un pâle argenté.

E. DESCLAUZAS.

ACQUITTEMENT DE Notre Vendeur à Dijon

Notre vendeur à Dijon ayant été assigné devant le Tribunal correctionnel, à la requête de M^e Coquegniot, avocat, qui lui réclamait 10.000 francs de dommages-intérêts, a été

ACQUITTE

Le Lyon-Républicain, a oublié d'enregistrer ce jugement. Tous les autres colporteurs ont été également acquittés

B. L.

Maman de Paquerette A SA FILLE

SONNET

Mon enfant, j'ai reçu ta lettre si polie, J'ai voulu tout d'abord répondre sans sonnet, Mais ayant pris conseil, te sais d'un gros bonnet, Il dit: Faites des vers, la chose est plus jolie. De mon instruction le parler c'est folie! J'allai chez l'écrivain; pour le prix d'un jaquet Je lui dis: voulez-vous, cher monsieur Mou-

tonnet,

Me rimailier deux mois, là sans mélancolie. Le scribe refusa ma proposition. De ce fait j'abordais la composition. Tu vois si c'est tapé, sois frère de ta mère!

Enfin, pour terminer, parlons un peu de toi. Je désire savoir si ton bonheur prospère, Si Léon t'aime bien, si tu lui fais la loi!

Pour copie conforme, M. M. L. C.

CAUSERIE DU VICOMTE

"LA BOUCHE DE M^{me} X..."

Dans le coin du salon, entre elles, animées, les yeux brillants, la gorge tendue, elles ne parlent que de cela. C'est attrayant et c'est presque affreux. Ce monsieur Belot à la don de passionner les femmes. Il excelle à peindre des vices secrets, bien humains, finement étudiés, consciencieusement fouillés; il analyse, il dissèque, sa plume ironique est un scalpel, mais il ne sonde pas pour horreur: ce qu'il veut, c'est intéresser. Il a le cœur du roman à thèses. Son unique joie est de saisir, sur le vif, une de ces déviations du sens moral et d'en faire la savante et littéraire monographie: La Bouche de Mme X... est le pendant de Mademoiselle Giraud, ma femme. C'est croquissant, pour le plaisir de croquer. Les belles liseuses y ajoutent encore malice, si bien, que c'est nous qui rougissons en leur abandonnant la place.

On connaît cette œuvre, annoncée à grand orchestre. Elle ajoutera peu à la gloire du spirituel écrivain. Les gens très graves l'ont lu ou la liront. On ne trouvera rien à dire. Ce n'est pas pour les obscénités de trois francs cinquante que messieurs les députés forgent des lois, seu-

ement, je conseillerais à ce journal de n'en point publier une seule ligne, il pourrait lui en coûter.

Une ingénue, la jeune marquise de Balmont, qui est mariée depuis quinze jours, et dont la beauté, à Lyon, il y a trois ans, une certaine histoire dont on se souvient, demandait à madame d'A... que j'appellerai, si vous le permettez, madame d'Ange, le court résumé de ce livre.

C'est bien épineux, ma petite, répondit en souriant, la vieille douairière, pourtant, tout peut se dire... seulement, il y a une manière.

Voici le roman en deux mots : Ce n'est pas dans un couvent que fut rencontrée madame X... oh ! pas du tout, dans un couvent !... Elle était entrée là... en ouvrant... amateur : non pour l'argent qu'on y gagne, mais pour la besogne qu'on y fait.

Soudain, elle s'enfuit, laissant un vainqueur qui n'était qu'un vaincu. La vanité du brave homme n'était guère satisfaite ; il songeait qu'aucune retraite n'est honorable. La dame était jolie, autant que son voile et la nuit lui avait permis de s'en assurer.

— Je ne vous comprends pas, Madame. — Je le souhaite ma mie... Il résolut d'effacer cette impression fautive. Il courut le monde à la recherche de cette bouche idéale qui s'était refusée au baiser, et qui, seule, dans ce beau corps, avait gardé sa pudeur de rose fraîchement épanouie.

— Je crois deviner, dit enfin la jeune marquise en rougissant... Mais tous les hommes ne se ressemblent pas. — Oh ! le passant mystérieux le lui a prouvé par un argument à ce point irrésistible qu'avec ses bras, sa bouche s'est ouverte.

La jeune femme, absolument édiflée, rentrée chez elle, donna à son valet de chambre un pli cacheté à l'adresse d'un libraire. Et le valet de chambre revint, tenant soigneusement enveloppé, le dernier roman de Belot : *La Bouche de Madame X...*

L'étude, certes, est piquante, mais, j'imagine qu'un auteur de la taille de Belot, pourrait mieux employer son talent. Les femmes sont des affamées de pommes vertes. Elles aiment ces fruits acides qui laissent à la bouche une saveur amère et provocante.

Madame X... pouvait choisir un amant ; elle préféra — jeunesse étonnante — s'en rapporter au hasard. Le hasard ne l'a pas favorisée, c'est inapte comme conception. Ce roman n'intéresse que par les indiscrétions qu'il révèle.

— Est-ce que madame X. savait ce qu'elle voulait savoir, au sortir des bras de cet inconnu ? Eût-il été le plus bouillant cavalier qui se pût voir, aurait-il donné dans cette étroite vulgaire, banale, commune, la formule sans laquelle l'échange matériel des êtres n'est qu'un leurre et qu'une souffrance ?

M. Belot connaît trop bien les femmes pour ajouter foi aux aventures de madame X. Son conte graveleux, pour bien écrit qu'il soit, ne fera point date dans les annales de ces publications légères, qu'on tente en vain d'arrêter dans leur foraison.

LE VICOMTE.

RÉVERIE-MENTON

Elle est belle la nuit Où l'on n'entend de bruit Que celui de la vague Qui revient et s'enfuit !

La clarté pâle et vague Des astres du repos, Promène dans les flots Son sillage de flamme.

Un infini dans l'âme Pénètre, le corps sent Un bien être charmant Et le cœur extravague.

Elle est belle la nuit, Où l'on n'entend de bruit Que celui de la vague Qui revient et s'enfuit !

Eh ! bien ! de ces délices, Jamais rien ne vaudra Pour moi, ma brune Ida Un seul de tes caprices !

CRISTO.

LES BRASSERIES DE LYON La Gauloisé

Qui dit Gaulois dit gaieté, qui dit gaieté dit France. Rien ne m'est plus cher que cet héritage qui vaut toutes les richesses, cet antique patrimoine que nous ont légué les vieux conteurs nos aïeux, et qu'on appelle la gaieté française.

La brasserie Gauloisé n'a pas volé le nom qu'elle fait flamboyer en lettres d'or au-dessus de sa porte, saluons donc en elle, ce large éclat de rire gaulois qui depuis tantôt dix siècles, résonne d'un bout à l'autre de l'univers comme le tintement joyeux d'une cloche toujours prête à célébrer une réjouissance.

Au sein de cet établissement toujours s'entendent les gais propos des buveurs en verve ; jamais la politique n'a converti de son ombre ce petit coin ensoleillé de la rue de la Barre, et la Finance aux doigts crochus et aux yeux cupides n'a jamais eu l'idée d'y venir établir son quartier général.

La Gauloisé est la brasserie des Etudiants par excellence. C'est là que tous ceux qui portent haut l'étendard de la jeunesse française, viennent à la face des bocks blondinets, narguer la docte faculté, et se repaître de l'insupportable phraséologie de leurs austères professeurs.

C'est là que viennent, dépenser d'un seul trait toute la folie que Dieu a mise en leur être, les escoliers lyonnais, appelés à devenir éternellement graves, sous la toge du magistrat ou la redingote rigide et correcte du médecin. Les monâmes, y naissent de l'entrechoquement cristallin des choppes ; il faut chatter beaucoup et beaucoup rire pour devenir très sérieux et ceux-là seuls échouent dans leur tâche qui veulent être vieux avant l'âge et sillonner de rides factices leurs fronts où rayonne l'aurore de la vingtaine année.

La barrette sifflait mal à des têtes blondes, vive Dieu ! la gaieté est l'apanage de la jeunesse et les seuls fous au monde sont ceux qui ne le savent être à l'heure marquée par la nature. Les étudiants s'amusaient ils ont raison.

Il voulurent s'amuser un beau jour en criant la *Bavarde* sur l'air des lampions. Ils virent que cette distraction n'avait rien de très-monotone. Ils ont gardé leurs lampions pour le quatorze juillet. Ils ont eu raison — Les Etudiants sont philosophes. Et qui donc le serait, s'ils ne l'étaient pas ? L'établissement de M. Rey pourrait s'appeler la brasserie des étudiants, il s'appelle Brasserie Gauloisé, c'est encore mieux. Et d'ailleurs connaissez-vous M. R. ? C'est un type ; il semble avoir été extrait d'une comédie de Labiche. Un bourgeois qui ne le serait pas.

pose d'elle même avec ce sympathique personnage et les gens les moins osés, les plus ridiculement respectueux se sentent intérieurement chatouillés d'une secrète envie de l'aborder en lui tapant sur l'épaule et de lui crier à la première entrevue : « Bonjour patron ! ça va toujours bien la petite santé. » Aussi monsieur Rey est-il universellement estimé de ses clients qu'il considère presque comme des camarades.

La Gauloisé est excessivement bien fréquentée. On ne craint pas d'y couder quelques unes de ces fines fleurs du monde interlope qui sous d'élegants dehors et de grands chapeaux noirs, promènent partout la lèpre de leur société. Ces vipères trouveraient là mille talons à la mesure de leurs ignobles têtes.

Trois fois par jour régulièrement, la Gauloisé à l'honneur d'être visitée par M. Mangin du *Progress*, les visites de ce rédacteur essentiellement positif sont tellement connues de tout le personnel de l'établissement qu'on l'aurait peut-être guéri, si quelque jour il venait à le oublier.

Chaque soir à six heures et demie il arrive grave, impassible et le café qu'il déguste religieusement l'inspire pour ses articles du lendemain. A chaque morceau de sucre qu'il plonge dans le noir liquide, un nouvel alinéa vient s'ajouter aux alinéas déjà conçus et dans le tournolement de la cuiller s'amalgamant, se fondent toutes ces idées ramassées de toutes parts, ces notes, ces observations cueillies le long du chemin, ces matériaux divers qui quelques instants plus tard doivent se transformer en nouvelles diverses, sous la main habile des typographes.

L'un des plus amusants et des plus gais habitués de la Gauloisé est sans contredit M. Crey. C'est la jovialité faite homme. Les phrases pétillantes naissent par centaines au bord de ses lèvres toujours souriantes. Il lui faut d'incessantes racontars, d'heureuses sorties, de fins calembours. A midi, lorsqu'il vient prendre son café, chacun se réjouit intérieurement, car on le connaît ce monsieur Crey, il est fort populaire dans la rue de la Barre. Et lorsqu'il s'en va, les consommateurs, tout guillerets encore de ses gaudrioles, ne peuvent s'empêcher de dire : « Est-il impayable ce gaillard-là ? »

Si vous ne connaissez pas le docteur Paillasson, allez à la Gauloisé à une heure de l'après-midi ; vous verrez deux hommes ou plutôt deux planètes se poursuivre autour d'un astre verdoyant et rectangulaire. L'astronome Millaud appelle ces deux planètes Paillasson et Crey.

Oui, le docteur Paillasson est tourmenté de la même passion que le président de la République. Comme ce dernier, il adore le choc ivroir des billes sur le plan vert des billards ; il met autant d'âme à calculer un savant carambolage que Karl Munte à composer une de ses charmantes poésies ; lorsqu'il enduit de blanc la queue destinée à pousser la bille vers un effet habilement conçu, le docteur Paillasson est tout simplement sublime, et c'est merveille de le voir se rengorger après une glorieuse série et de l'entendre dire joyeusement : « Trente à douze ! mon cher Crey, vous ne marchez pas, vous êtes perdu. »

Le capitaine Millaud est aussi l'un des principaux habitués de la Gauloisé, tous les soirs, il vient absorber, en lisant le premier Paris d'un journal fraîchement arrivé, le vermouth précurseur inévitable de tout bon repas.

Parmi les clientes principales de ce charmant établissement, se trouvent en première ligne la petite Catherine de la Grotte Zozo, l'illustre Zozo, récemment arrivée de Clermont-Ferrand, et la charmante Pauline de la Nuée Bleue.

Quoique n'étant pas soumise à une discipline administrative très sévère, les bonnes de la Gauloisé, sont très activement surveillées par Mme Rey. Excessivement spirituelle, affable avec tous, ayant pour chacun une phrase aimable Mme Rey, qui tient elle-même la caisse de l'établissement, ne dédaigne pas de s'entretenir avec ses clients.

Active, ayant l'œil sur tout, ne laissant échapper aucun détail, elle ne s'absente que le matin pour vaquer aux courses nécessaires par les besoins de la brasserie. Femme du monde, très enjouée, elle a su conquérir la sympathie de tous ses clients. Les serveuses de la Gauloisé sont au nombre de trois.

Irma, grande brune éblouie, à qui ses yeux noirs fondus en amande et son nez légèrement arqué donnent une physionomie vaguement asiatique. Quoique assez gracieuse avec ses clients, elle n'est pas universellement aimée. Les grands airs de noble dame ne plaisent pas à tout le monde ; nous sommes forcés de constater cependant qu'elle possède de nombreuses sympathies parmi les militaires.

Félicie, petite brunette à l'œil éveillée, très élégante et toujours à l'ait de roses épanouies dont elle pourra faire l'ornement de son corsage ; elle adore les cuirassiers, a toujours sur les lèvres la fameuse chanson de Reischaffen et n'est jamais plus heureuse que lorsque quelque maréchal des logis complaisant veut bien lui faire le récit d'une bataille. Ses yeux alors brillent plus que de coutume, ses narines palpitent et des exclamations s'envoient par centaines de ses lèvres roses. Peut-être sous ce corsage d'héris bat-il un cœur de Jeanne Hachette ! (?)

qui distingue les indigènes du pays où fleurissent les roses de St-Fleur et d'où nous vient la plupart de nos porteurs d'eau. La douce et blonde *Césarine* actuellement à la Flamande, qu'on avait surnommée *Mademoiselle Myosotis* à cause de sa voix à peine perceptible et de ses façons timides, servait aussi très longtemps à la Gauloisé où elle était fort aimée de ses clients, à cause de sa politesse et de son amabilité. C'est pour la section des infirmiers militaires qu'elle garde, m'a-t-on dit, toutes ses affections.

La belle *Anna Gauloisé* fit longtemps admirer ses grâces indescriptibles au sein de l'établissement qui lui donna son nom. Un beau jour elle partit à Dijon à la suite d'un cuirassier dont elle était énamourée, et Dieu sait le nombre de plaies qu'elle fit dans d'innombrables cœurs en quittant ainsi notre cité.

Emma de la Perle lui succéda et partit elle aussi avec un cuirassier aimé ; ce fut dans une autre direction, Clermont Ferrand.

La petite *Marie Jacobins* est à mentionner elle aussi au nombre des anciennes hébés de la Gauloisé ; on ses amis l'avaient surnommée la Lumineuse, à cause des innombrables photographes qu'elle se faisait faire presque hebdomadairement chez M. Lumière, ce photographe bien connu de la rue de la Barre. Cette belle avait alors la manie du portrait.

La *Grosse Elisa* a séjourné pendant quelque temps à la brasserie Rey ; elle était alors beaucoup plus svelte qu'elle ne l'est aujourd'hui. On m'assure même qu'un jeune homme épris de ses charmes, lui adressa une pièce de vers dans laquelle il l'a traitée d'« éthérée » ; mais les amoureux sont tous les mêmes... Elle était fort aimée de tous ses clients.

L'illustre *Amélie David* est inscrite au livre des serveuses de la Gauloisé, l'oublier serait un crime. J'allais presque le faire cependant. Pardonnez-moi Madame. Vous souvenez-vous du temps où l'escalier au côté vous chantiez en apportant des bocks ornés de gigantesques faux-cols. « Avez-vous vu dans Barcelone ! » Ce temps n'est pas très vieux. Mais où diable vous ajez-vous vu pour la première fois ? Ce n'est pas à Barcelone je crois. Ah ! j'y suis ! ne serait-ce pas chez Matossi ?

Je citai la liste des anciennes serveuses de la Gauloisé par *Isabelle*, J'ignore jusqu'à quel point elle pousse le catholicisme ; ce que je sais c'est qu'elle avait un amour illimité pour les hussards et qu'elle est actuellement l'un des plus beaux ornements de la brasserie de Mulhouse à St-Etienne.

Mais de la petite ville de province, du port de mer ignoré, ou de la villa inconnue où tu te caches depuis quelque temps veno-moi aux géomètres de la plus folle des Jeanne. J'allais citer cette liste, que dis-je, je l'avais close sans parler de toi, sans parler des relations innombrables que tu entretiens chez ces gracieux cavaliers aux dolmans bleus qu'on appelle des hussards. J'allais déposer ma plume sans parler de tes caprices, de ta gaieté débordante, de ton amour pour les flacons multicolores. Frappe ! je suis impardonnable. J'accepterai sans murmurer toutes les malédictions qu'il te plaira de m'envoyer, j'allais te laisser dans l'éternel silence, gauloisé, lorsque je m'étais imposé la tâche de décrire l'une des brasseries les plus joyeuses de notre ville...

Onze heures ! diable et Ninette à qui j'avais promis d'être là pour dix heures ! ô femmes ! vous serez le poison de toute ma vie, vous me perdez !

Jacques SABATIERE.

L'OR DU VICE

TRISTESSE-SONNET

L'un de ces derniers soirs, aux Concerts-Bel... Une belle hétére approchait de l'enceinte ; Rose, poudrée de riz, les yeux noirs, bien peinte

Sous les armes, déjà prête à vendre l'amour. Une femme était là, sous un haillons trop

Aux heureux, humblement, murmurant un p ainte ; Les uns s'apitoyaient sur la pauvresse enceinte, Un autre, sans la voir, passait léger et sourd.

Elle — bonne pourtant — rêvant à sa jeunesse, Pauvre et triste au logis des parents en détresse, Sentit que la pitié lui remuait le cœur ; Sa belle main gantée tendit deux pièces d'or, Mais l'autre refusa, livide comme un mort, Et s'enfuit follement... L'impure était sa sœur.

VENDETTA

LE DEMI-MONDE EN RUSSIE

Recit de la mort du général Skobelev par les journaux sérieux : Une nouvelle version sur les causes qui ont amené la mort du général Skobelev est publiée par différents journaux.

La veille de sa mort, Skobelev, en sortant de son domicile, s'était rendu à l'hôtel d'Angleterre.

L'hôtel d'Angleterre est le rendez-vous de la « gent gommeuse » de Moscou. Prés de cent femmes du demi-monde y sont installées et reçoivent les visiteurs dans leurs appartements. Anna Benthien, fille de haute stature, née dans le Sleswig-Holstein, et très connue à Moscou, occupait l'appartement numéro 23. C'est chez elle que le général Skobelev entra. Il fit venir une amie d'Anna Benthien, nommée Toni, et une troisième fille de sa connaissance.

On remit au garçon de l'hôtel un billet de 100 roubles pour aller chercher douze bouteilles de *Karskij pivoco* (bière d'empereur) et quatre bouteilles du meilleur champagne. Vers minuit et demi Anna Benthien sonna violemment le garçon et le fit courir chercher en hâte un médecin. Le médecin, docteur Koppe, qui apparut quelques minutes après, trouva le général déshabillé et inanimé.

On informa tout de suite le chef de la police de Moscou. Celui-ci accourut, fit arrêter les trois filles et surveiller l'hôtel d'Angleterre, et se rendit immédiatement chez le gouverneur général pour déposer son rapport.

Le gouverneur fit transporter le corps de Skobelev dans l'hôtel Dusaux et ordonna de garder le silence le plus profond sur les causes de la mort du général.

CONCOURS DE MUSIQUE ET FESTIVALS ANNONCÉS

- Chaumont, 30 juillet. Montivilliers, 5 août. Pantin, 5 août. Bordeaux, 6 et 7 août. Genève (Suisse), 12, 13 et 14 août. Allorville, 13 août. Roubaix, 13 et 14 août. La Plaine-Saint-Denis, 13 août. Bessières, 27 août. Nanterre, 27 août. Semur, 27 août. Villeneuve-Saint-Georges, 27 août. Namur, 3 septembre. Vichy, 10 septembre. Conches, 17 septembre.

Concours projetés sans dates précises

Abbeville, Bayonne, Cette, Châteaudun, Saint-Gobain.

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

Jeanne M...

Et sais-tu ce qui m'occupe Jeanne, c'est que j'aime mieux le moulin fleur de sa jappe que tous les astres des cieux Victor Hugo.

Ainsi chantait amoureuxment le premier amant de celle dont je vais essayer de vous faire le portrait.

Vous souvenez-vous, madame, de l'histoire de ce grand seigneur dont je ne me rappelle plus le nom, qui vêtait d'or et de pourpre, ayant sa maîtresse au bras et l'amour en fête, se rendait en chantant au bal de carnaval et qui n'hésitait pas à se jeter à l'eau pour sauver un petit manant qui se noyait à quelques pas de lui. Ces exemples de désintéressement sont rares chez les grands. Certes je n'ai nullement l'intention de me comparer à ce grand seigneur, cependant je suis excessivement gai, car la gaieté réside plus souvent dans les noires chambrettes des étages oisifs du ciel, que sous les lambris dorés des somptueux palais. Je vous avouerai donc que j'étais fort joyeux en prenant la plume l'autre matin, si joyeux que les canaris voltigeaient en leur cage au-dessus de ma tête, avaient empoigné leur aubade la plus étourdissante. Et subitement je suis devenu rêveur ; d'un vieux numéro de la *Bavarde*, j'ai couvert le palais de mes oiseaux favoris et j'ai pris ma tête entre mes mains, triste, presque morose, car j'ai cru voir à travers la voile presque opaque de ma rêverie, j'ai cru voir aussi une enfant qui se noyait, une enfant de vingt ans, et les vagues qui l'étreignaient n'étaient pas faites d'eau mais de vice.

Jeanne M... est lyonnaise. Mais parmi toutes les courtisanes qui pullulent sur les trottoirs de notre ville, elle est de celles qui réclament l'indulgence des juges. A peine commençait-elle à savoir l'appeler, de ce premier gazoillement si doux aux cœurs paternels que son père mourut d'une attaque d'apoplexie. Sa mère atteinte d'une maladie de poitrine ne tarda pas à aller rejoindre.

Jeanne avait alors sept ans. La pauvre mère se sentant mourir fit appeler ses enfants, car Jeanne a deux sœurs et un frère tous plus âgés qu'elle. Jeanne s'était cachée dans un coin de la chambre, et toute émue de l'air triste qu'avaient ses sœurs et de l'odeur de mort qui semblait se répandre dans l'appartement, depuis qu'on en avait clos à demi les persiennes, se mit à sangloter. La malade l'ayant aperçue, l'appela, et passant ses mains déchirées dans la chevelure soyeuse et bouclée de l'enfant, elle la regarda longtemps avec cette ineffable tendresse des mères qui ne les abandonne jamais, avec la tendresse plus forte et plus indulgente qu'elles ont presque toujours pour les derniers nés.

Fut-il permis à cette moribonde de lire au bord de la tombe quelques lignes au grand livre de l'avenir, ou quelque présentiment sinistre secoua-t-elle cette âme prête à s'envoler ? Je ne le sais, mais après quelques minutes d'un silence sépulcral, que personne n'osa troubler la malade comme ramifiée se dressa sur son séant et, avec des larmes dans la voix : « Mes filles, s'écria-t-elle, si je pouvais surposer un instant que vous deviez mal tourner, j'aimerais mieux vous voir mourir avec moi. »

A quatorze ans, Jeanne fut mise en apprentissage chez une lingère ; elle ne tarda pas à sentir parler chez elle le démon de la coquette.

A quinze ans c'était déjà une élégante consommée. Ne revant que rubans, soieries, dentelles et bijoux, elle s'attardait de longues heures aux devantures des modistes, contemplant les grands chapeaux aux plumes extravagantes.

Toujours mise comme une petite princesse, elle était la reine de l'atelier. Ses compagnes l'avaient surnommée Pomponette à cause de la finesse de ses traits et des soins qu'elle consacrait à sa toilette.

Cependant Jeanne sut rester innocente, il y avait encore de la petite fille dans cette coquette demoiselle, elle jouait encore à la poupée, comme elle se plaît à le dire maintenant.

Si Catulle Mendès a peint les monstres parisiens, Jeanne tomba entre les griffes d'un monstre cosmopolite — chaque matin lorsqu'elle se rendait à son atelier, elle remarquait une dame d'un certain âge qui souriait compunctuellement lorsqu'elle venait à passer semblait s'intéresser énormément à sa mignonne personne. Un beau jour la mégère l'aborda ; après mille phrases effroyablement banales, mille réflexions plus offensives les unes que les autres, la vieille dame toujours mielleuse, toujours circonspecte en vint aux questions importantes. Elle apprit que Jeanne était orpheline. Dès lors son plan fut nettement arrêté. De plus en plus affectueuse avec la petite lingère, elle la combla d'attentions déli-

catés, de cadeaux, de bagatelles diverses, alla jusqu'à lui recommander de se mettre en garde contre les démolisseurs de morale et finit par lui faire croire qu'elle n'avait d'autre ambition que de veiller sur elle comme une seconde mère.

Fais-toi belle demain, lui dit un jour, sa feinte protectrice, fais-toi belle, revêts les plus jolis habits, nous irons promener ensemble ; tu diras à tes sœurs que tu vas à la messe d'une de tes camarades. Il ne fut bruit ce soir là que des atours de Jeanne — ses sœurs, se multiplièrent pour mettre en ordre ses plus brillants chiffons, et le lendemain, plus belle que jamais, la petite Pomponette se rendait chez sa vieille amie. Pure elle était partie. Elle ne devait pas revenir du tout.

Les deux femmes allèrent se promener sur la place Morand. Là, la musique de Jeanne saisi qu'il réjouissait ses plus brillantes fantaisies. C'était au printemps ; Jeanne et sa conductrice s'assirent dans l'enceinte, auprès de belles dames qui nonchalamment éplumaient s'éventaient avec de grands éventails rouges.

Mais grande fut la surprise de la petite lingère, lorsqu'elle vit venir trois gommeux qui sans autre préambule se mirent à la saluer ainsi que sa protectrice, de l'air le plus gracieux du monde.

La conversation ne tarda pas à s'engager très vive et très animée, on parla musique, fleurs et chevaux.

Puis l'un des jeunes gens ayant offert quelques rafraichissements, on décida une halte dans un des cafés voisins. Jeanne hétébée se laissa conduire, on rit beaucoup, on lui fit boire différentes liqueurs qu'on tardèrent pas à lui tourner la tête.

Lorsqu'elle sortit du café, elle était seule avec l'un des trois jeunes gens, la vieille sorcière s'en était allée ; elle ne l'a jamais revue.

La petite pleura beaucoup, pria, cria, se lamenta... voulait partir. — Mais son jeune cavalier sut si bien sécher ses larmes, lui fit entrevoir la vie sous un horizon tellement rose que moitié rieuse, moitié fâchée, elle se résigna. Il la conduisit à sa chambre, véritable paradis, car il était riche, et là lui fit solennellement l'aveu de son amour.

Il lui promit de jolies toilettes, jura qu'il ferait tout pour lui plaire, et ne reculerait devant aucun sacrifice pour satisfaire la moindre de ses fantaisies.

L'engagement avait été aussi prompt que s'il se fût agi d'un conte de fées. Les larmes séchées, Jeanne, toujours enfant pensa qu'elle ne serait pas malheureuse, et qu'il était plus agréable, incontestablement de porter de jolis costumes, que de devenir une grande dame, que de tuyaeter éternellement des ruches dans un obscur atelier de lingerie.

Et toute contente comme un rayon de soleil qui joyeux sauta par une fenêtre entrouverte, elle laissa choir de sa bouche admirablement suave, la plus délicate cascade de fous rires qu'il ait jamais revêtu court amoureux.

La partie était gagnée, Jeanne resta deux ans avec son premier amant, qui la combla de présents divers et l'aima sincèrement puis elle le quitta pour suivre un autre jeune homme, un fantasque celui-là comme presque tous les artistes. — C'était un peintre.

L'adorable carnation de cette fille le frappa ; il rêva de fixer sur la toile cette physionomie si douce, et finalement devint amoureux de cet idéal.

Jeanne possédait encore paraît-il, un médaillon d'un pinceau de son amant, médaillon très-joli où elle est représentée en costume de marquise tenant à la main un grand éventail noir.

Après avoir eu plusieurs autres amants qui la maltraitèrent plus ou moins elle fut remarquée, par un jeune homme appartenant à l'une des plus honorables familles de Lyon.

Celui-ci devint éperdument amoureux de l'ancienne petite lingère, et lui fit les propositions les plus absurdes ; toujours à l'affût, il guettait ses moindres désirs pour aussitôt les réaliser, mais, la légère enfant lui fut peu reconnaissante de ces attentions.

Ayant appris qu'elle le trompait, sans même lui adresser un reproche, l'adorant toujours malgré sa perfidie, il se jeta un soir dans la Saône. La lune qui toujours ironique bifardissait les eaux du fleuve, fut seule spectatrice de ce drame. On ne retira le lendemain qu'un cadavre.

Elle fut vite consolée, et ne tarda pas à faire la découverte d'un nabab très haut placé qui lui donna chevaux, voitures, laques et toilettes, et lui meubla un appartement somptueux. Jeanne en avait assez déjà de l'amour ; peut-être avait-elle comme l'Aurélié Flament dont parle maître Théodore vu ce dieu perfide subir les plus hideuses transformations. Son amant lui ayant proposé de le suivre à Paris, elle refusa catégoriquement. Elle conservait un certain culte pour cette ville qui l'avait vu naître, et où elle avait vécu tous ses dix-huit ans, elle aimait mieux perdre tout, elle resta.

Alors commença la dégringolade ; le maître parti, les fielles refusèrent de faire mouvoir les membres désormais raidis des marionnettes. Il fallut vendre les bijoux, les voitures et les chevaux, congédier les valets ; de toute cette splendeur il ne resta qu'une vapeur vague, et de cette vapeur vague naquit l'aumônière de fille de brasserie.

Elle obtint alors quelques succès à la Part-Dieu et à la Nuée-Bleue où elle resta quelque temps ; après ce court règne, elle tomba dans les mains de son tuteur qui s'empressa de la placer dans une lingerie sous la surveillance d'une austère patronne. Mais au bout d'un mois Jeanne qu'on croyait hébergée, s'esquiva en compagnie d'une fati-faire de bas étage et alla reprendre le fatibier blanc dans une brasserie de la Valbonnière. Jeanne qui se grise énormément et paraît toute disposée à suivre les traces antérieures de Jenny Bidet répond lorsqu'on lui demande la cause de ses folies : « que voulez-vous, je suis dans la débine. » Elle est éperdument aimée d'un jeune militaire, qui ferait des folies pour elle si sa famille lui en donnait les moyens, et qui pauvre fou, croit pouvoir dompter cette tête folle. Vingt ans ! Jeanne a vingt ans ; c'est enfant. Et dans ma rêverie exaltée c'est elle que j'ai vue se noyant. Il lui est encore permis de se rattraper aux branches de la vie. Ses parents prêts à lui pardonner lui tendent les bras, pauvre folle écoulerait-elle leurs appels ? Admirablement faite, gracieuse, éblouissante, la taille finement câbrée, la poitrine hardie, les hanches presque fuyantes, Jeanne

M. est une des plus jolies épinglées que je connaisse. Sa tête à la Ninon de Lenelos encadrée de cheveux noirs crépés, avec des reflets d'or est adorablement mutine. Sa bouche rose, retroussée comme la pétale d'une grenade fait ressortir la blancheur laiteuse de ses dents minuscules; ses yeux bleus tantôt mélancoliques tantôt vifs ont d'étranges irradiations et font rêver à ces chimères une fois entrevues, fougueuses et poétiques, réunissant en leur être unique, ces deux sentiments incompatibles, la joie folle intarissable, et l'éternelle rêverie bleue, des âmes sidérales.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Fête de Charbonnières

Malgré la Fête du Parc, une foule très compacte se pressait à Charbonnières dimanche dernier à l'occasion de la fête qui y avait été organisée. Les trains se rendant à Charbonnières étaient littéralement bondés de voyageurs; nos belles petites avaient préféré la Fête de Charbonnières à celle du Parc, et s'étaient rendus en foule les uns en voiture, les autres par le chemin de fer.

cile de Blanche Tête de-Singe, qui vient de transporter ses pénates rue de Sèze. Madeleine l'africane, bien connue dans le demi-monde marseillais, vient parait-il d'arriver à Lyon, où elle doit aller voir une belle petite de ses amis dont nous ignorons le nom.

Angèle, à la suite d'une discussion avec sa patronne, a quitté la brasserie des Beaux-Arts; après avoir servi quelque vingt-quatre heures à la Flamande, elle se trouve de nouveau sur le pavé; elle a, parait-il, l'intention de partir pour Paris. Nous conseillons à Louise Baudry, du cours Vitton, d'être un peu moins tapageuse et d'éviter, lorsqu'elle cherche dispute à ses protecteurs, d'attirer par ses bruyants discours l'attention des gardes urbains.

Il s'est emparé pendant la bagarre d'une natte appartenant à Virginie, a eu la délicatesse de ne pas la lui rendre afin de ne pas montrer au public que la belle porte de faux cheveux. Lucie Delorme est à la baisse; sa garde-robe étant restée aux mains de sa propriétaire à qui elle doit encore, Lucie Delorme cherche un nabab assez généreux pour la délivrer et pour délivrer ses toilettes. Avis aux amateurs.

LE SCANDALE DE MIRIBEL. Nous recevons la lettre suivante: Miribel, le 20 juillet. Monsieur Benoît Loup, Je ne suis pas bachelier, je le sais cependant votre journal; vous avez mille fois raison, monsieur, de faire la guerre à ce demi-monde qui s'étale en ce moment jusque dans notre commune.

Billardin le clerc d'huissier dont les vers ne valent pas tout à fait ceux de Karl Munte, est joué par Noblet. Le rôle est épisodique, collé à l'action. Noblet l'en détache étonnamment, y donne sa note à lui dans une tonalité très juste et très gaie. Quant à M. Marck il vaut mieux, beaucoup mieux que dans le Chapeau de paille d'Italie.

CONCERTS-BELLECOUR

Avez-vous entendu M. Prevet le sous-chef de la Gardie Républicaine exécutant sur le piston sa polka la Bavarde? Non. Eh bien vous y avez perdu car l'audition valait la peine qu'on se dérangeât. Les autres morceaux exécutés par M. Prevet sont parfaits de virtuosité; ce sont des vertigineux exercices acrobatiques le souffle s'y transforme, s'y émiette et la perfection de l'exécution est telle qu'il est impossible de sentir l'effort.

AU CONSERVATOIRE

Le Conservatoire vient de terminer ses cours par les concours habituels, et nous avons assisté au défilé de futures étoiles, parmi lesquelles, hélas! aucune ne s'est laissé présenter comme devant être de premier grandeur.

NOTRE VENTE A GENÈVE

Deux journaux affirment que la vente de la Bavarde est interdite à Genève. C'est là une erreur intéressée. La Bavarde se vendra jeudi dans tous les kiosques de Genève.

THÉÂTRE

Ah ça, croyez-vous que c'est drôle, Monsieur le public, mardi il fait une chaleur torride de s'attabler devant de petits morceaux de papier, avec une plume qui gratte et de la vilaine encre noire qui tache les doigts pour confectionner à votre intention un Courrier théâtral. Vous faire une opinion sur un artiste, car très sérieusement, mon cher Monsieur, vous êtes si indolent que vous ne prenez pas la peine de vous en faire une vous-même.

AVIS

La SOCIÉTÉ DES ECRIVAINS FRANÇAIS, qui a pour but de faire connaître toutes les personnes qui écrivent et dont le talent mérite d'être apprécié du public, ouvre un grand concours de Poesie et de Prose. De nombreux prix, en espèces et en médailles, seront décernés. Secrétariat: rue Vanneau, n° 83, Paris.

accessibilité été un accessit largement rémunérateur.

M. Cottet et M. Thomas, l'un ténor, l'autre basse, ont partagé un second prix.

MM. Pasteur et Ponce ont eu comme fiche de consolation un second accessit.

Le lac sillonné de toutes part par des yoles pavisées des canots multicolores, offre le coup d'oeil le plus charmant.

Rien de plus comique que l'exercice du mat de beaupré qui laisse bien loin derrière lui les grotesques s'avancent.

Le second prix va à une étoile de second grandeur, Mlle Vandaele, à qui je prédis un véritable succès quand elle tentera de l'opérette.

Les seconds accessits ont été tous deux donnés parce qu'il fallait bien les donner à quelqu'un.

Concours de violon assez bon; les élèves de M. Laprot ont remporté une bonne partie des récompenses.

Le lendemain de concours précédents, le jury procédait à l'examen des élèves de clavier et de déclamation.

Dans la classe de clavier sept mentions ont été distribuées; moyenne ordinaire, rien de saillant.

Le cours de déclamation (demoiselles) n'a pas paru au jury mériter un premier prix.

Dans la classe de clavier sept mentions ont été distribuées; moyenne ordinaire, rien de saillant.

Le jury a exceptionnellement voté un rappel de premier accessit avec félicitations unanimes à Mlle Vincent.

Mlle d'Argence méritait-elle aussi mieux que le deuxième accessit que le jury lui a octroyé comme par générosité.

Dans ce bijou d'André Theuret qui se nomme Jean Marie, elle a interprété très délicatement un rôle fort aisé à la surface.

C'était également M. Roux qui donnait à Mlle Thiphaine la réplique dans le Lion amoureux.

Trois récompenses seulement et trois réparties entre les élèves (hommes) du cours de déclamations.

M. Cerf fera bien d'abandonner le monologue dans lequel il était inférieur à la Comédie.

M. Roux ne devrait pas décevoir par l'égale avec un autre jeune homme dont je ne sais pas le nom mais qui a joué avec autorité une des bonnes scènes du Bourgeois gentilhomme.

Messieurs du Conservatoire, à l'an prochain.

JULIEN LOYS.

LA FÊTE DU PARC DE LA TÊTE-D'OR

Au Profit des Invalides du Travail

Pour avoir été longtemps attendue, la fête du Parc n'en a été que plus belle.

Décidément M. Phœbus est humanitaire. Les Invalides du travail lui sauront gré de son désintéressement.

Dejà tous nos canotiers se préparent, de nouveaux yachts et un grand nombre de nouvelles yoles ont été frottées.

Nos belles-petites sont dans l'allégresse; elles aiment le sport et le sport nautique par dessus tout.

A partir d'une heure, une foule immense irruption dans le parc; les orphéons arrivent bannières au vent.

L'allégresse des Touristes lyonnais fait entendre sa voix sonore et argentine; tous les arbres sont paroisés; des boutiques se dressent ça et là, blanches, bleues de

toutes les couleurs, la foule s'avance, avides de spectacles nouveaux et dans cet immense et mirifique cohue-bohémienne, étincellent les cuivres des instruments.

Sur la grande pelouse, aux yeux ébahis d'un public enthousiaste, les sœurs Foucart, exécutent à vingt-cinq mètres au-dessus du sol, les exercices les plus surprenants qu'on puisse rêver.

Le lac sillonné de toutes part par des yoles pavisées des canots multicolores, offre le coup d'oeil le plus charmant.

Rien de plus comique que l'exercice du mat de beaupré qui laisse bien loin derrière lui les grotesques s'avancent.

Le second prix va à une étoile de second grandeur, Mlle Vandaele, à qui je prédis un véritable succès quand elle tentera de l'opérette.

Les seconds accessits ont été tous deux donnés parce qu'il fallait bien les donner à quelqu'un.

Concours de violon assez bon; les élèves de M. Laprot ont remporté une bonne partie des récompenses.

Le lendemain de concours précédents, le jury procédait à l'examen des élèves de clavier et de déclamation.

Dans la classe de clavier sept mentions ont été distribuées; moyenne ordinaire, rien de saillant.

Le cours de déclamation (demoiselles) n'a pas paru au jury mériter un premier prix.

Dans la classe de clavier sept mentions ont été distribuées; moyenne ordinaire, rien de saillant.

Le jury a exceptionnellement voté un rappel de premier accessit avec félicitations unanimes à Mlle Vincent.

Mlle d'Argence méritait-elle aussi mieux que le deuxième accessit que le jury lui a octroyé comme par générosité.

Dans ce bijou d'André Theuret qui se nomme Jean Marie, elle a interprété très délicatement un rôle fort aisé à la surface.

C'était également M. Roux qui donnait à Mlle Thiphaine la réplique dans le Lion amoureux.

Trois récompenses seulement et trois réparties entre les élèves (hommes) du cours de déclamations.

M. Cerf fera bien d'abandonner le monologue dans lequel il était inférieur à la Comédie.

M. Roux ne devrait pas décevoir par l'égale avec un autre jeune homme dont je ne sais pas le nom mais qui a joué avec autorité une des bonnes scènes du Bourgeois gentilhomme.

Messieurs du Conservatoire, à l'an prochain.

JULIEN LOYS.

Pour cette saison c'est la dentelle, la batiste, la broderie écru que l'on décore du nom de dentelle, de batiste, de broderie ficelle à cause, sans doute, de leur teinte grise.

Comme toilette de campagne, je ne sais rien de plus joli que la batiste écru ou ficelle brodée à même l'étoffe.

On peut faire aussi le corsage froncé aux épaules et à la taille en étoffe semblable, on peut aussi porter avec ces jupes le corsage en étoffe uni, léger cachemire, surah merveilleux.

Le genre de corsage blouse est adopté par les femmes les plus élégantes, qui le portent avec toutes sortes de jupes légères.

Comme toilette de Casino, de soirée, de grand dîner, la campagne, le mode fait revivre les volants blancs et noirs.

Il va sans dire que l'on peut ajouter, à ce genre de toilettes, fleurs et rubans suivant les circonstances.

Les jupes couvertes de petites dentelles sont aussi fort en vogue.

On en fait de charmantes en dentelle espagnole teinte en couleur: rose et bleu pâles, citron, vert mousse, etc.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Pour cette saison c'est la dentelle, la batiste, la broderie écru que l'on décore du nom de dentelle, de batiste, de broderie ficelle à cause, sans doute, de leur teinte grise.

Comme toilette de campagne, je ne sais rien de plus joli que la batiste écru ou ficelle brodée à même l'étoffe.

On peut faire aussi le corsage froncé aux épaules et à la taille en étoffe semblable, on peut aussi porter avec ces jupes le corsage en étoffe uni, léger cachemire, surah merveilleux.

Le genre de corsage blouse est adopté par les femmes les plus élégantes, qui le portent avec toutes sortes de jupes légères.

Comme toilette de Casino, de soirée, de grand dîner, la campagne, le mode fait revivre les volants blancs et noirs.

Il va sans dire que l'on peut ajouter, à ce genre de toilettes, fleurs et rubans suivant les circonstances.

Les jupes couvertes de petites dentelles sont aussi fort en vogue.

On en fait de charmantes en dentelle espagnole teinte en couleur: rose et bleu pâles, citron, vert mousse, etc.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Comme chaussure d'été, à la campagne, le soulier Molière en chevreau mat avec talons Louis XV très bas.

On se forme les ongles; on se fait les ongles assortis au costume.

Chaque jour voit débarquer à Aix des centaines de nouveaux visiteurs. Le nombre de étrangers actuellement en villégiature dans notre ville est considérable.

Nous avons remarqué Fanny Jackson, Adèle Brun, Ma Mère m'attend, la sémillante Marie, la Petite Poupée, Antonia W., Clara D'Orval, Francine Commarmond, Lucienne Bobèche, Feysdeau, et Léa la Hongroise.

Chaque soir ces gracieuses épinglées vont faire admirer leurs grâces au Casino et à la Villa des Fleurs.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

Mme Sarah-Bernhardt-Damala, qui gracieuse pour les baigneurs d'Aix que pour les Lyonnais qu'elle a vainement alléchés par de mirobolantes affiches s'est arrêtée dans nos murs où elle a donné une représentation de la Dame aux Camélias.

PETITE CORRESPONDANCE

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration assidue chaque semaine.

Chloroforme. Merci, insérons prochainement. — Risquetout bahutien. Merci, publications. — Le grand rouge. Fort bien. Comptons par collaboration ass